

“Dites à tous combien j’ai aimé Jeanne d’Arc et la Société Historique de Compiègne”.

26 mars

M. Raymond CHARNIN

La statue équestre de Jeanne d’Arc à Compiègne.

MM. Eric BORDES et Michel DETREZ

Guillaume du Sable et ses poèmes sur la vénerie.

Quelques annonces par le Président Callais (parution du *Dictionnaire topographique du département de l’Oise* d’Emile Lambert, naissance de l’association des Amis de Jean de Venette ou Jean Fillon, chroniqueur et romancier du XIV^e siècle) suivirent la lecture habituelle du procès-verbal de la séance précédente.

M. Raymond Charnin retrace histoire de la statue équestre de Jeanne d’Arc de Compiègne, grâce aux souvenirs confiés par le maire Jean Legendre. En 1870, le sculpteur animalier Emmanuel Frémiet avait été chargé par le Ministère de l’Instruction Publique et des Beaux-Arts de réaliser une statue équestre de Jeanne d’Arc pour la Place des Pyramides à Paris. A la recherche d’un modèle, il se rendit à Domremy, où il trouva la jeune fille idéale en la personne d’Aimée Giraud, âgée de dix huit ans. Il la ramena à Paris avec l’autorisation de ses parents, où elle jouit durant quelques mois d’un certain succès de curiosité.

Elle devait vivre dans la pauvreté et finir ses jours tragiquement : elle périt brûlée vive comme Jeanne dans l’incendie de sa modeste maison en mai 1937.

A Compiègne après la dernière guerre, le projet de reconstruction Jean Philippet prévoyait l’érection d’un Mémorial à l’emplacement de la capture de Jeanne. La nièce de Frémiet était retirée à la Maison de retraite du Palais, où le maire Jean Legendre eut l’occasion de la rencontrer et d’apprendre de sa bouche qu’existait encore dans l’atelier de son oncle la première statue sculptée par l’artiste pour la Place des Pyramides, mais qu’un malencontreux coup de ciseau lui avait fait abandonner. Cette statue aurait sa place toute trouvée à Compiègne. M. Jacques Mourichon fut chargé des démarches et le 8 mai 1960, elle était inaugurée solennellement. Montée sur un socle face au nouveau pont, elle est à quelques mètres du lieu exact de la capture, le 23 mai 1430.

Puis M. Eric Bordes et Michel Detrez poursuivirent leur “présentation à deux voix” de l’œuvre du chansonnier Guillaume du Sable, garde-chasse du marquis d’Estrées à Cœuvres au XVI^e siècle, s’attachant cette fois-ci à ses poèmes sur la vénerie.

Sur la cinquantaine de poèmes traitant de ce sujet, les auteurs de la communication en ont retenu deux, qu’ils lirent en voix alternées. Le premier consistait en une épitaphe rimée à son chien “Bon Relais”, le second en une réponse au comte de Foix Gaston Phoebus sur la fauconnerie.

“Bon Relais” était un chien gris, l’un de ces chiens courants qui aurait été ramené en France par Saint Louis de la croisade.

Le poème est intéressant par l’usage des termes de vénerie, mots ou expressions souvent encore utilisés de nos jours dans le même sens ou dans un autre, mais qui ont besoin d’une explication pour le profane.

Le second poème donne l’occasion au chansonnier d’exalter la vénerie, qui selon lui passe la fauconnerie, car “le chien sur l’oiseau emporte la victoire”. La chasse à l’oiseau ne satisfait que la vue, celle au cerf procure le double “plaisir d’entendre et de voir”.

Guillaume du Sable y peut laisser libre cours à son amour des chiens, l'humble et fidèle ami de l'homme.

Des airs de vénerie du temps de Louis XIV accompagnaient en sourdine cette communication, qui donne lieu à quelques échanges de vue, et des interventions, en particulier de MM. Desmarest et Deharveng.

7 mai

M. Elie FRUIT

La croissance de Compiègne au XIX^e siècle.

Cette séance fut commune à notre "Société Historique" et à la Société dite "d'Histoire moderne et contemporaine de Compiègne", née en 1977 en tant que filiale de la "Société d'études Robespierristes", mais qui poursuit depuis un développement autonome et dont une publication trimestrielle, les "Annales Historiques Compiègnoises", conserve les intéressantes recherches. M. Claude Grimal, alors président de cette Société et proviseur du Lycée Pierre d'Ailly, ainsi que M. Jacques Bernet, secrétaire, siégeaient aux côtés du "Bureau" traditionnel.

L'heureuse occasion de cette réunion était la communication exposée par M. Elie Fruit, Docteur en Histoire sociale, membre des Conseils d'administration des deux sociétés. "La croissance de Compiègne au XIX^e siècle", tel était le sujet présenté.

L'auteur rappelle d'abord le cadre de cette croissance urbaine au siècle dernier : les divers quartiers du centre historique, les faubourgs, les aménagements de la voirie, l'adoption des techniques nouvelles de transport, d'éclairage et d'hygiène, l'essor de la garnison. La municipalité veut ainsi conserver son prestige de ville résidentielle.

La croissance de Compiègne s'accélère dans la deuxième moitié du XIX^e siècle alors que les registres d'Etat-Civil montrent une telle baisse de la natalité, conforme d'ailleurs à la moyenne nationale, que la balance du mouvement naturel devrait être négative. Cette baisse fut marquée, jusqu'en 1836, par le nombre élevé des naissances d'enfants trouvés, mais la suppression du "tour" élimine cet apport semblant provenir surtout des villages voisins.

M. Fruit a eu le mérite d'étudier les recensements de 1799, 1846, 1876 et 1906 ; ces deux derniers fournissent de précieux renseignements sur l'origine géographique des habitants. Cette étude systématique du matériel statistique fait l'intérêt essentiel de cette communication. Ils révèlent ainsi, face à l'affaiblissement de la croissance autochtone, les apports de plus en plus importants des courants d'immigration ; 80 % des chefs de ménage sont des immigrants, dès 1876. Ce courant extérieur provient d'abord des zones proches puis de plus en plus éloignées, à la fin du siècle presque tous les départements sont ainsi représentés. Parmi les étrangers, Belges, Anglais (nombreux dans les métiers du cheval) et Italiens sont les plus nombreux. On observe un renouvellement de toutes les couches sociales et notamment la relève de la vieille bourgeoisie compiégnaise en voie d'extinction.

Si Compiègne reste à l'écart de la poussée industrielle, sa population va cependant doubler et son niveau de vie nettement s'améliorer. Le pourcentage d'"actifs", d'abord faible, 25 %, rejoint presque, au début du XX^e siècle, la moyenne nationale de 53 %. Certaines catégories sociales s'accroissent particu-